Culture

Suzanne Césaire et la question de la civilisation

Gilles Bounoure

« Une femme passera très flamme sans bruit peuplée de vagues »
Aimé Césaire, « Intermède », *Tropiques* n° 10.

« C'est ainsi que l'incendie de la Caraïbe souffle ses vapeurs silencieuses... »
Suzanne Césaire, « Le grand camouflage », *Tropiques* n° 13-14.

« Continuer à avancer de la seule manière valable qui soit :
à travers les flammes. »
André Breton, *Martinique charmeuse de serpents*.

Le Grand Camouflage, écrits de dissidence (1941-1945), le livre de Suzanne Césaire, publié en mai 2009 par les éditions du Seuil à l'initiative de Daniel Maximin, est à ranger non parmi les nouveautés, mais parmi les résurrections. Les textes qu'il rassemble avaient en effet paru dans la revue *Tropiques*, aux tirages confidentiels en leur temps (une vingtaine de lecteurs pour le premier numéro !), mais rendue plus largement accessible grâce à sa réédition complète par Jean-Michel Place en 1978 (puis en 1994). De leur réunion en volume résulte cependant une sorte de révélation, restituant la figure d'une femme admirable, prophétique et oubliée.

Née en 1915 à Poterie, en Martinique, d'une institutrice et d'un employé de sucrerie tous deux mulâtres d'humble origine, Suzanne Roussi ne fut pas seulement une élève brillante (pensionnat à Fort-de-France, études à Toulouse puis à l'Ecole normale supérieure), mais une des rares pionnières de l'époque à défendre l'égalité des sexes et des couleurs de peau dans une perspective d'émancipation intégrale. C'est aussi en fréquentant la rédaction de la revue militante parisienne *L'Etudiant noir* qu'elle fit en 1936 la rencontre d'un autre Martiniquais descendant d'esclaves, Aimé Césaire, alors également parisien et normalien, avec lequel elle allait se marier en 1937 et avoir six enfants. La rentrée de 1939 les faisait revenir en Martinique, déjà chargés de famille, pour enseigner l'un et l'autre au lycée Victor Schœlcher de Fort-de-France.

René Ménil, qui y enseignait la philosophie, avait participé à Paris en 1932 à la revue *Légitime Défense*, contrainte à une seule livraison [1], et dont plusieurs rédacteurs collaborèrent ensuite au *Surréalisme au service de la révolution*. C'est avec lui principalement que les Césaire conçurent et animèrent *Tropiques*, « revue culturelle » trimestrielle, dont quatorze numéros (parmi lesquels trois doubles) parurent, entre avril 1941 et l'automne

1/ A titre de sanction et d'entrave à la poursuite de cette publication, René Ménil et plusieurs autres rédacteurs du premier numéro de *Légitime Défense* se virent retirer leur bourse d'études.

1945. Suzanne Césaire y joua un rôle certainement central, non pas seulement en tant que « cheville ouvrière » se chargeant des démarches administratives et autres tâches matérielles, mais aussi dans l'orientation intellectuelle de la revue, à en juger par l'importance et la disposition de ses sept contributions dans l'ensemble de ces onze livraisons. Le texte concluant l'ultime numéro de *Tropiques*, « Le grand camouflage », est précisément de sa main.

C'est également elle qui y donna le retentissement voulu à la rencontre avec André Breton, qui devait devenir un grand ami du couple Césaire, à la toute fin d'avril 1941, une fois qu'il eut réussi à quitter le centre de rétention administrative de Pointe-Rouge et découvert à Fort-de-France le premier numéro de *Tropiques* dans le magasin de mercerie de l'une des sœurs de René Ménil, où il était venu acheter un ruban pour sa fille. On pourra relire le récit qu'en a fait Breton dans *Martinique charmeuse de serpents*, plein d'émotion pour ses nouveaux amis, impitoyable aussi pour la police vichyste et ses méthodes. Les deux textes rédigés par Suzanne Césaire en réaction à cette découverte mutuelle aux allures de « scène de reconnaissance » (« André Breton poète », *Tropiques* n° 3, octobre 1941) et « 1943 : le surréalisme et nous », n° 8-9, octobre 1943), sont certainement les plus directs, les plus clairs et les plus profonds qu'ait publiés cette revue sur ce sujet, mieux appropriés et inspirés même que ceux, déjà remarquables, de René Ménil et d'Aimé Césaire.

Quand ce dernier se fut lancé dans le combat politique, elle l'accompagna à Paris, revint enseigner à Fort-de-France de 1949 à 1955, et regagna ensuite Paris pour occuper des postes en collège puis en lycée de proche banlieue. Elle se sépara de Césaire en avril 1963 et succomba en mai 1966 d'une tumeur au cerveau. Durant cette vingtaine d'années qu'on soupçonne difficiles, ses extériorisations « littéraires » ne seraient pas allées au-delà d'une pièce de théâtre, *Aurore de la liberté*, représentée en 1955 à Fort-de-France et dont le texte est perdu. Les annexes complétant l'édition de Daniel Maximin s'achèvent par un poème d'Ina Césaire (sa première fille) en hommage à sa mère, « active féministe avant la lettre », dont elle rapporte ce mot à la fois prophétique et douloureux : « Ta génération sera celle des femmes qui choisissent. »

Ce que Suzanne Césaire aurait choisi d'écrire et de publier si elle avait été en position de le faire après 1945, on peut seulement l'imaginer [2]. Restent ces sept articles de *Tropiques*, dont la pensée incisive, l'énergie communicative et l'extrême élévation de perspective sont certainement rendues

2/ Daniel Maximin suppose de son côté (p. 21) que, consumée par « le feu cannibale de ses propres écrits » et « en allée jusqu'où l'écriture ne puisse plus suivre », elle n'aurait plus eu d'autre choix que « le silence » après la publication en 1945 du « Grand camouflage ». Hypothèse toute littéraire, « rimbaldienne » et hors de l'Histoire. Elle concorde mal avec les engagements et la personnalité même de Suzanne Césaire, son adhésion concrète au surréalisme, et le sens très évidemment politique de ce dernier texte dont A. Césaire reprendra le thème dans plusieurs formules qualifiant les Antilles de « paradis raté » (notamment dans « Calendrier lagunaire », poème paru en 1982 en ouverture de *Moi, laminaire...*, et qu'il avait choisi comme épitaphe). Dans le bel article, informé et sensible, qu'elle a consacré au *Grand camouflage* (*Libération*, 23 avril 2009), Natalie Levisalles suggère quant à elle que Suzanne Césaire aurait peut-être « fait d'autres choix » si elle en avait eu la liberté.

ContreTemps n° 6 27/05/10 11:23 Page 129

plus sensibles à se trouver ici à la fois isolés et réunis. Dans sa préface à la fois lyrique et historique, Daniel Maximin [3], dont le roman *L'Isolé Soleil* paru en 1981 s'inspirait déjà de la vie de Suzanne Césaire, s'attache à restituer ce qu'était « ce temps-là », aux Antilles françaises, à la fois pour les animateurs de cette revue, pour les sympathisants ou protagonistes de la « dissidence » – ainsi que là-bas se nomma d'abord la Résistance contrainte à rejoindre les îles anglaises alliées à bord de canots locaux, dits « gommiers » en Martinique –, et pour les autres Antillais.

Césaire et Ménil l'ont relaté ailleurs, à la violence impunie des « békés » et à l'esprit petit-bourgeois, étriqué, inculte, soumis, sournoisement ou ouvertement raciste, qui dominaient en Martinique à la fin de la IIIe République, le régime de Vichy (ou son délégué l'amiral Robert) était venu ajouter tout ce qu'il pouvait de ses spécialités, veulerie, crétinerie, bigoterie, tracasseries, suspicion, délation, répression, privations... Ce n'était plus seulement l'absence de livres et autres « nourritures de l'esprit », ce furent les pénuries de toutes sortes et le surcroît de policiers de toute espèce, toujours bien nourris quant à eux, jusqu'au retrait de l'administration vichyste, le 15 juillet 1943. De ce point de vue, Suzanne Césaire fut, sinon une héroïne, du moins à coup sûr une grande figure de cette résistance intellectuelle presque « miraculeuse », au même titre exactement que Ménil et Césaire, tout en ayant sans doute, comme enseignante, comme femme et comme mère, à payer davantage de sa personne et de ses forces.

Mais à côté de la femme admirable qu'elle ne cessa d'être dans ce contexte historique, des circonstances similaires virent s'en révéler des milliers d'autres, plus ou moins oubliées elles aussi et qu'elle-même eût certainement jugées non moins dignes d'admiration. Là n'est donc pas tout le génie de Suzanne Césaire, que ce livre vient mettre en relief tardivement sans doute mais encore très utilement dans la situation présente. En 1978, René Ménil observait ainsi que dans leur ensemble « les problèmes posés par *Tropiques* restent pendants, les voies tracées n'ont pas été franchies. La révolution culturelle est certes amorcée et bien des esprits se sont transformés dans la perspective fixée par la revue. Mais la révolution anticolonialiste et anticapitaliste annoncée, où est-elle ? » Remarques et question toujours d'actualité, trente et quelques années plus tard.

La teneur des « problèmes posés » par les rédacteurs de *Tropiques* et par Suzanne Césaire en premier lieu n'était pas totalement indépendante des contraintes imposées par la censure vichyste, empêchant toute publication d'opinions politiques. Ce qui ne pouvait se formuler de manière ouvertement révolutionnaire, il revenait à une « revue culturelle » de l'aborder en termes de civilisation, comme le fit Suzanne Césaire du premier au dernier numéro, avec une hauteur de vues où ne pouvaient guère s'élever ses censeurs.

Quand elle se vit signifier par l'officier vichyste chargé de cette fonction en Martinique, le lieutenant de vaisseau Bayle, l'interdiction à paraître du n° 8, en mai 1943, en tant

3/ Poète et romancier guadeloupéen anticolonialiste, devenu ensuite haut fonctionnaire de la culture, chargé, tout récemment, d'une mission de « rapporteur » pour les « États généraux de l'outre-mer » organisés par Nicolas Sarkozy !

que « revue révolutionnaire, raciale et sectaire » à ses yeux, elle lui répondit par une lettre politique de haute teneur, fulgurante d'ironie mordante et de dignité, qu'entérinèrent ses compagnons de *Tropiques*. Il s'agissait avant tout d'affirmer que la situation politique tendait à rejoindre le contenu du numéro censuré : quatrième convoi de « dissidents » évacués pour suspendre le blocus imposé par les États-Unis, mutinerie de marins, congrès clandestin du PC, préparatifs de manifestations, lors même qu'Aimé Césaire avait prévu d'imprimer en ouverture de ce n° 8 cette phrase, non d'activiste politique qu'il n'était pas encore, mais de poète : « Ici poésie égale insurrection » !

Certes, c'est sans la pression d'une censure aussi pesante que les surréalistes parisiens s'étaient déjà saisis de la question de la civilisation, et continueraient à le faire au moins jusque dans le dernier quart du XXe siècle. La fameuse carte du « monde au temps des surréalistes » illustrant la revue *Variétés* en 1929, le livre prophétique de Pierre Mabille, *Égrégores ou la vie des civilisations*, paru en 1938, les considérations du même ordre développées en 1945 par Breton dans *Arcane 17* où il écrit notamment que « la civilisation est... *une* » [4], l'ouvrage publié par les surréalistes français et tchécoslovaques en 1976, *La Civilisation surréaliste*, sont quelques points saillants parmi d'autres d'une réflexion collective qui ne s'est jamais interrompue sur ce thème. Tout autant que la censure d'Etat, l'absence de perspectives politiques immédiates peut induire des poètes et des intellectuels révolutionnaires, confrontés à des situations historiques par ailleurs très différentes, à formuler les « problèmes posés » en termes allant fort au-delà des exigences apparentes du moment.

Des sept contributions de Suzanne Césaire à *Tropiques*, sans parler de sa lettre au lieutenant Bayle, deux, déjà citées, célèbrent Breton et le surréalisme tandis qu'une troisième ironise aimablement sur le thème de « l'esthétique » d'Alain. Les quatre autres prennent pour même sujet la civilisation, soit de façon explicite (« Leo Frobenius et le problème des civilisations », n° 1, avril 1941, et « Malaise d'une civilisation », n° 5, avril 1942), soit de manière moins frontale (« Misère d'une poésie », n° 4, janvier 1942, à propos du « doudouisme » et « Le grand camouflage », n° 13-14, été 1945, extraordinaire prose poétique et politique sur la « présence des Antilles », tangible sur un même plan poétique et matériel, et déniée du point de vue social comme politique). Daniel Maximin a omis de le souligner en rééditant ces textes : aucun autre collaborateur de *Tropiques* n'entreprit comme elle d'aborder cette question de manière aussi audacieuse, jusqu'à mettre en équation (et parfois en adéquation) la situation des Antillais, la civilisation, la poésie et le surréalisme.

Aujourd'hui, ces quatre textes frappent moins par leurs « interprétations datées » (Daniel Maximin, p. 19) que par leur remarquable actualité. A partir de *L'Histoire de la civilisation africaine* (Gallimard, 1936) de Frobenius ou plutôt des régimes d'esprit et de perception du monde qu'il y oppose poétiquement, celui des jardiniers et celui des pasteurs de

4/ André Breton, *Arcane 17*, in *Œuvres complètes* t. III, Paris, Gallimard, 1999, p. 41 et 57.

ContreTemps n° 6 27/05/10 11:23 Page 131

l'Afrique traditionnelle, il s'agissait d'abord de cerner la spécificité psychosociale des Noirs antillais, non comme fin en soi ou motif à revendications identitaires, mais comme point de départ obligé d'un véritable processus d'émancipation, au-delà des libertés formelles accordées aux descendants d'esclaves. Du reste, les niaiseries tropicales de la poésie coloniale de l'époque (les clichés « doudouistes » auxquels s'attaque l'un de ces articles) offraient un très efficace repoussoir à toute évocation complaisante de la situation des Antillais opprimés, qui depuis lors s'est aggravée en certains points de l'arc caraïbe, à Haïti notamment.

En 1999, René Ménil lançait cette mise en garde, à propos des débats et querelles prenant toujours pour thème, plus de cinq décennies après ces articles, l'avenir spécifique des Antilles et de « la créolité, terme [qui] désigne un façonnement historique de la géographie, de la race, de la coutume et de la tradition » [5] : « Proposer à des créoles-nés la créolité comme idéal et projet de vie... c'est risquer de se replier sur un tassement passéiste de l'existence, sur une grammaire et une esthétique de la redite et de la tautologie. Content de soi devant le miroir, c'est bien vite l'applaudissement à son propre pittoresque. Un renversement logique menace de devenir la règle : prendre la créolité pour le point d'arrivée de notre moralité alors qu'elle ne peut en être (comme matière originelle) que le point de départ. Au-delà de la créolité (et en l'assumant) c'est d'être homme qu'il s'agit en fin de compte, dans la communauté humaine générique concrète : la somme indéfinie des particularités culturelles vécues ici et là par le monde aujourd'hui. »

Telle était déjà la perspective développée en son temps par Suzanne Césaire, ou encore par Breton affirmant en 1945 qu'« il ne pourra être question de nouvel humanisme que du jour où l'histoire, récrite après avoir été concertée entre tous les peuples et *limitée à une seule version*, consentira à prendre pour sujet *tout* l'homme... » [6] Si la question de la civilisation, telle qu'elle fut posée dans *Tropiques* et d'autres publications surréalistes de l'époque, excédait largement les conditions spatio-temporelles de sa formulation, c'est notamment parce qu'elle prenait en compte, avec la pénétration donnée aux seuls poètes, la mondialisation annoncée par une guerre étendue à presque toute la planète. À cette « civilisation » fausse mais réellement unique, uniformisante et « unidimensionnelle » avant la lettre, qu'allaient imposer les armes et d'autres instruments d'oppression, il était urgent d'en opposer une autre digne de ce nom, rendant à tous les êtres humains leur dignité, c'est-à-dire aussi leur liberté de choix. Ce message de Suzanne Césaire, qui n'en voit l'actualité encore plus pressante de nos jours ?

5/ René Ménil, *Antilles déjà jadis,* précédé de *Tracées,* Paris, Jean-Michel Place, 1999, p. 239. Voir aussi du même auteur *Pour l'émancipation et l'identité du peuple martiniquais* (édition de Geneviève Sézille), Paris, L'Harmattan, 2008, p. 458-468. Les remarques pénétrantes qu'y développe Ménil sur l'esthétique « baroque » des arts créoles contemporains actualisent ce qu'en suggérait déjà Suzanne Césaire dans « Le grand camouflage ».

6/ André Breton, *Arcane 17, op. cit.*

Madame Picabia, vers 1959